



Vannina Micheli-Rechtman
**La Psychanalyse face
à ses détracteurs**

Aubier | *Psychanalyse*

Extrait de la publication

LA PSYCHANALYSE FACE À SES DÉTRACTEURS

Vannina Micheli-Rechtman

LA PSYCHANALYSE
FACE À
SES DÉTRACTEURS

Aubier

© Éditions Flammarion, Paris, 2007
ISBN : 978-2-7007-0113-5

« L'événement de la psychanalyse a été l'avènement, sous le même nom, d'un *autre concept de l'analyse*. D'un concept différent de celui qui avait cours dans l'histoire de la philosophie, de la logique, de la science. »

Jacques Derrida
Résistances. De la psychanalyse

À Richard

Introduction

LA PSYCHANALYSE EN CRISE ? À PROPOS DES RÉSISTANCES CONTEMPORAINES À LA PSYCHANALYSE

Depuis 2003, le gouvernement français a montré une volonté de réglementer l'exercice de la psychothérapie et de la psychanalyse¹ ; le vif et large débat auquel cela a donné lieu illustre l'importance de cette discipline et l'enjeu crucial qu'elle représente. Depuis, de nombreuses publications ont vu le jour, plaçant régulièrement la psychanalyse face à ses détracteurs, mettant en cause sa pertinence, son efficacité ou son actualité, usant d'arguments le plus souvent polémiques et peu constructifs, parfois infondés conceptuellement ou cliniquement². L'histoire de la psychanalyse est jalonnée d'attaques et de remises en question qui soulignent la

1. L'amendement Accoyer de 2003 veut réguler la pratique des psychothérapies ; à la suite de nombreux débats, l'amendement Dubernard de 2004 (qui doit régir les psychothérapies en France) laisse leur autonomie aux associations de psychanalystes pour la formation de leurs praticiens.

2. Voir notamment la controverse suscitée par la publication en 2005 du *Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud* (sous la direction de C. Meyer, Paris, Éditions les Arènes, 2005). Nous renvoyons également à notre contribution dans ce débat : V. Micheli-Rechtman, « Peut-on débattre avec les détracteurs de la psychanalyse ? », *Passages*, n° 146, 2005, p. 20-21.

nécessité d'examiner sa place dans la société et d'interroger son épistémologie. En développant une généalogie de l'interprétation, un des concepts clés de la théorie et de la pratique psychanalytique, il s'agit de mettre en perspective ces différentes attaques en les resituant dans leur contexte historique, afin de mieux saisir les enjeux avancés par les détracteurs contemporains : la psychanalyse est en débat avec l'herméneutique, la science et la philosophie du langage.

Du côté de la science, les thèses organicistes ont trouvé un allié de poids dans les politiques de santé des pays occidentaux en s'appuyant sur les neurosciences pour légitimer de nouvelles pratiques de l'évaluation. Les neurosciences, le cognitivisme et le comportementalisme, en plein essor ces dernières décennies, stimulés par les progrès de la génétique, relancent une idée néanmoins ancienne, celle de l'opposition du psychique et du somatique. Éternel débat entre le corps et l'esprit, entre l'âme et le corps, opposition manichéenne à laquelle la « pulsion » freudienne a permis d'échapper en inscrivant une limite entre le somatique et le psychique.

Il n'est pas question de nier l'apport scientifique des neurosciences ni de pénétrer ici les arcanes de cette problématique complexe : apaiser la souffrance psychique, l'anxiété, l'angoisse, l'état dépressif par un anxiolytique ou un antidépresseur – autrement dit, par l'action d'un neuromédiateur – produit un effet réel et souvent nécessaire, mais ne saurait en aucun cas résoudre la question de la causalité psychique de ces troubles. Or c'est là l'enjeu du débat.

Les partisans les plus radicaux des neurosciences commettent souvent l'erreur de confondre la cause et l'effet. Avec des conséquences considérables quand ils

rejetent la doctrine freudienne et supposent le psychisme strictement réductible à la biologie. L'engouement de certains pour les neurosciences et technosciences de l'esprit, comme le soulignent R. Gori et C. Hoffmann¹, rappelle celui des adeptes des idéologies scientifiques de la biologie du XIX^e siècle. Néanmoins, un certain nombre de scientifiques sont plus modérés dans leurs perspectives et cherchent à dialoguer avec les principaux courants de la psychanalyse. Par exemple, E. R. Kandel², prix Nobel de médecine, prône la nécessité d'un dialogue authentique entre la biologie et la psychanalyse, afin d'atteindre une « compréhension cohérente de l'esprit » ; N. Georgieff³ cherche à rapprocher la psychanalyse et les sciences de l'esprit (neurosciences et sciences cognitives) « pour un échange de points de vue qui n'est ni l'analyse d'une pratique par l'autre ni la critique d'une théorie au regard des principes de l'autre », et s'interroge sur le destin du corpus des hypothèses freudiennes selon qu'il se maintient ou se détache des sciences de l'esprit.

Freud avait déjà posé un critère net de différenciation dans l'*Abrégé de psychanalyse* en 1938 : même si une relation directe existait entre la vie psychique et le système nerveux, « elle ne fournirait *dans le meilleur des*

1. R. Gori, C. Hoffmann, *La Science au risque de la psychanalyse. Essai sur la propagande scientifique*, Ramonville, Érès, 1999, p. 11.

2. E. R. Kandel, « La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie révisitée », *L'Évolution psychiatrique*, 67 (1), 2002, p. 40-77 ; E. R. Kandel, « Un nouveau cadre conceptuel pour la psychiatrie », *L'Évolution psychiatrique*, 67 (1), 2002, p. 12-39.

3. N. Georgieff, « Pour un échange entre psychanalyse et sciences de l'esprit », *L'Évolution psychiatrique*, 70 (1), 2005, p. 63-85.

cas qu'une localisation précise des processus de conscience et ne contribuerait en rien à leur compréhension ». Cette localisation est justement l'objet de nombreuses recherches en neurosciences, qui ne prétendent pas toutes identifier un mécanisme cérébral.

Les récentes découvertes des neuroscientifiques et leurs objectifs alimentent ainsi ce que le sociologue Alain Ehrenberg appelle « la guerre des deux sujets ¹ », laquelle n'est pas vraiment nouvelle dans l'histoire de la psychiatrie et de la psychopathologie : « Deux camps apparemment bien délimités s'affrontent : les défenseurs du "Sujet parlant" s'inquiètent du raz-de-marée des neurosciences qui risqueraient de mettre fin à la subjectivité humaine, tandis que ceux du "Sujet cérébral" considèrent que, grâce à elles, il va enfin pouvoir être possible de ne plus aborder les pathologies mentales comme des pathologies particulières, car cela "culpabilise" les patients et/ou leurs parents et contribue à leur "stigmatisation" – le domaine en plein bouleversement de l'autisme est sans doute aujourd'hui le principal champ de bataille en psychiatrie. Plus encore, nombre de chercheurs en neurosciences pensent qu'ils arriveront à terme à expliquer les comportements sociaux et les sentiments moraux ². »

Les prétentions des neurosciences s'étendent donc parfois bien au-delà du champ de la psychopathologie puisqu'elles se voudraient pertinentes dans le domaine des comportements sociaux, moraux, etc. Mais l'on aurait tort de réduire ces débats à de simples querelles

1. Question soulignée dans l'article d'A. Ehrenberg, « Introduction du dossier "Les guerres du sujet" », *Esprit*, novembre 2004, p. 74-85.

2. *Ibid.*, p. 82.

territoriales, l'enjeu est plus complexe, plus philosophique surtout, même s'il n'est pas exempt d'intérêts partisans. En ce sens, on pourrait dire que la psychanalyse est aujourd'hui à la merci de trois grands périls qui risquent de l'éloigner de ses perspectives originelles, trois tendances qui progressent et attirent autant certains partisans de la psychanalyse que ses opposants habituels. D'aucuns semblent admettre, en effet, qu'il serait désormais possible de réduire les prétentions du freudisme en infléchissant tel ou tel point de la doctrine. Les tendances à la psychologisation ou la pente herméneutique, suivie par certains courants contemporains de la psychanalyse, partagent avec la tentative de scientificité de la psychanalyse, et son corollaire méthodologique, une même volonté de limiter le champ théorique propre à la découverte freudienne. La psychologisation contemporaine de la psychanalyse vise à vider l'inconscient de sa dynamique et exclut de ce fait la radicalité de la singularité subjective. La pente herméneutique renoue avec une tradition du symbolisme, antérieure à la rupture introduite par Freud, et veut renvoyer la psychanalyse aux confins d'une « approche compréhensive ». De son côté, la volonté de scientificité, avec ce qu'on appelle depuis les années 1990 la neuropsychanalyse, tout en abandonnant la perspective freudienne qui avait permis de contourner la « querelle des méthodes¹ » instaurée à la fin du XIX^e siècle, impose *ex nihilo* une méthodologie et des principes d'évaluation hétérogènes aux objectifs de la psychanalyse.

1. Cette querelle veut faire une distinction entre les « sciences de la nature » et les « sciences de l'esprit », entraînant une différence de méthode, entre la méthode dite « explicative » (propre aux sciences de la nature) et la méthode dite « compréhensive » (propre aux sciences de l'esprit).

Ces trois tendances procèdent également des changements qui se sont opérés dans le corps social, imposant de l'extérieur des mutations conformes aux exigences politiques et économiques contemporaines. Cependant, dans ces trois variantes, la démarche relève en définitive d'un même *a priori*, consistant à importer une épistémologie extérieure au champ de la psychanalyse afin de l'évaluer. Une telle démarche trouverait sa légitimité dans l'absence d'une épistémologie propre à la psychanalyse, justifiant systématiquement un recours extérieur. Ce défaut est-il structurel à la théorie freudienne ou relève-t-il d'un leurre traduisant une forme de méconnaissance, non pas de la portée des découvertes psychanalytiques, mais bien plutôt de l'épistémologie correspondante ? La psychanalyse est le fruit d'une découverte (celle de l'inconscient), une pratique et un discours¹, celui de Freud, qui, tout en étant profondément marqué par les sciences de son époque et celles de l'homme, s'en distingue avec une radicalité et une originalité saisissantes.

Pour certains commentateurs contemporains, la psychanalyse serait aujourd'hui en crise. Ses fondements, ses conceptualisations et sa pratique résisteraient mal à la multitude des critiques, au point que l'on pourrait désormais douter de son actualité, et plus encore de son avenir. On pourrait, certes, contester ou déplorer un tel verdict, alors que certains s'en félicitent. Mais l'on ne saurait ignorer que cette alternative indique que la question du destin de la psychanalyse demeure une préoccupation contemporaine. C'est d'ailleurs un aspect récurrent de l'histoire de la psychanalyse. En moins

1. Voir J.-F. de Sauverzac, *Freud écrivant la psychanalyse*, Paris, Flammarion-Aubier, 2007.

d'un siècle elle a conquis une bonne partie de la planète pour devenir, comme l'a montré le philosophe et anthropologue social anglais Ernest Gellner¹, une référence indispensable dans l'étude de la personnalité humaine ; Freud, pour sa part, s'est régulièrement heurté au rejet, parfois très hostile, de la théorie et de la pratique analytiques. Loin d'en être personnellement meurtri, l'inventeur de la psychanalyse voyait plutôt dans ces désaccords « une conséquence nécessaire des prémisses analytiques fondamentales² ». Selon lui, comme toute discipline novatrice, la psychanalyse ne pouvait que rencontrer certaines résistances, et celles qu'elle entendait dévoiler n'étaient pas des moindres. En ce sens, la crise actuelle, si crise il y a, doit servir, à l'instar des précédentes, à reconsidérer ses fondements épistémologiques.

Freud a régulièrement pris au sérieux les objections de ses contradicteurs, non seulement pour leur répondre, mais, plus fondamentalement, pour construire et renforcer son propre édifice théorique. Ainsi consacre-t-il deux articles à cette question, observant notamment l'hostilité suscitée par la psychanalyse. Le premier, intitulé « Une difficulté de la psychanalyse³ », date de 1917 ; il met en perspective les trois grandes vexations que la recherche scientifique a infligées au narcissisme universel et à l'amour-propre de l'humanité : c'est-à-dire, dans l'ordre chronologique, la théorie héliocentrique du système solaire de Copernic, la théorie

1. E. Gellner, *The Psychoanalytic Movement. The Cunning of Unreason*, Evanston, Northwestern University Press, 1996.

2. S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* (1914), Paris, Gallimard, 1991, p. 23-24.

3. S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 177-187.

darwinienne de l'évolution et la théorie freudienne de l'inconscient. Cependant, la vexation qui, selon Freud, semble être la plus douloureuse, précisément parce qu'elle est de nature psychologique, est celle qui a montré que « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ». Il est dès lors prévisible, ajoute-t-il, que le moi « n'accorde pas sa faveur à la psychanalyse et lui refuse obstinément tout crédit ». ¹

Dans un second article, publié en 1925, l'auteur dresse le catalogue des « Résistances à la psychanalyse ² », parmi lesquelles sept au moins lui paraissent essentielles. La première est d'ordre général et tient à la nouveauté de la discipline, ce qui déjà en soi engendre un malaise mêlé d'incertitude, voire d'attente anxieuse, ajoute-t-il. Pourtant, en science, il ne devrait pas y avoir de place pour cette crainte de la nouveauté : « éternellement incomplète et insuffisante ³ », un tel domaine devrait en permanence s'attacher à produire des découvertes et des interprétations nouvelles. L'histoire des sciences, poursuit Freud, témoigne de l'hostilité que des innovations – qui se sont révélées majeures avec le temps – ont pu provoquer.

Un deuxième point de résistance tient à la situation de la psychanalyse, que Freud qualifie de « fausse position » puisqu'elle serait à mi-chemin entre la médecine et la philosophie : le médecin tient la psychanalyse « pour un système spéculatif » et se refuse à admettre qu'elle s'appuie, comme toutes les sciences naturelles, sur l'« élaboration patiente et assidue des données de l'observation sensible » ; le philosophe, quant à lui, évalue la psychanalyse

1. *Ibid.*, p. 186-187.

2. S. Freud, *Résultats, Idées, Problèmes*, vol. II (1921-1938), Paris, PUF, 1995, p. 125-134.

3. *Ibid.*, p. 125.

en fonction de la norme de ses propres systèmes : il part de postulats impossibles et ses conceptions manquent « de clarté et de précision¹ ». Cela expliquerait, mais en partie seulement, l'accueil hésitant que les milieux scientifiques ont fait à cette nouvelle discipline. Toutefois, ce motif lui paraît insuffisant : « Cela ne nous fait pas comprendre les éclats d'indignation, de raillerie et de mépris, l'oubli de toutes les règles de la logique et du goût dans la polémique. Pareille réaction nous fait supposer que la psychanalyse n'a pas mis en jeu uniquement des résistances intellectuelles, mais aussi des forces affectives. Et, à vrai dire, le contenu de cette science justifie semblable effet sur les passions de tous les êtres humains, et non seulement des savants². »

Une troisième figure de résistance serait liée à la théorisation psychanalytique des forces instinctives sexuelles, dont la libération directe serait « empêchée » par des résistances intérieures. Or, poursuit Freud, les deux bases de notre culture sont bien la maîtrise des forces naturelles et la répression de nos instincts. Il s'ensuit alors un certain nombre de conséquences sociales : « Le trône de la souveraine est supporté par des esclaves enchaînés : parmi ces éléments instinctifs domestiqués, les impulsions sexuelles, au sens étroit, dominant par force et par violence. Qu'on leur ôte leurs chaînes, et le trône est renversé, la souveraine foulée aux pieds. La société le sait et ne veut pas qu'on en parle³. » Car l'un des fondements de la société est constitué par un idéal de moralité qui prône la répression des instincts sans se soucier de ce que cette obéissance peut coûter aux individus. Quels dédommagements la société peut-elle

1. *Ibid.*, p. 129.

2. *Ibid.*, p. 129.

3. *Ibid.*, p. 130-131.

TABLE

III

LA PSYCHANALYSE EN DÉBAT AVEC WITTGENSTEIN

11 – FREUD ET LA QUESTION DU SENS.....	187
<i>L'Interprétation du rêve : le sens du non-sens, 187. Sens et interprétation chez Freud, 212. De Freud à Jung, 225. Interprétation et construction, 232.</i>	
12 – LE DÉBAT ENTRE FREUD ET WITTGENSTEIN	237
<i>L'opposition commune de Freud et Wittgenstein à la métaphysique et à la religion, 237. Deux hommes en rupture avec la tradition, 239. Wittgenstein, lecteur de L'Interprétation du rêve, 240.</i>	
13 – EXPLICATION ET VÉRITÉ.....	245
<i>Wittgenstein et la psychologie, 245. Le principe de fondation de l'explication psychanalytique, 247.</i>	
14 – PSYCHANALYSE ET MYTHOLOGIE	255
<i>La psychanalyse est une mythologie attrayante, 255. Vérité mythologique et croyance psychanalytique, 258. Freud, Wittgenstein et la causalité, 262.</i>	
CONCLUSION.....	273
REMERCIEMENTS.....	285
BIBLIOGRAPHIE	287

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHVN000109.N001
Dépôt légal : novembre 2007